

Jean Renard

ESO NANTES

ESPACES ET SOCIÉTÉS - UMR 6590 CNRS - UNIVERSITÉ DE NANTES

Présentation par l'auteur de l'ouvrage : Les campagnes nantaises : un demi-siècle de révolutions sociales et paysagères (1960-2010), 192 p., paru aux Presses universitaires de Rennes, en 2012.

Pourquoi cet ouvrage ?

On peut s'interroger à juste titre sur les raisons qui m'ont poussé à revenir sur le terrain d'une thèse de doctorat d'État publiée en 1976 ⁽¹⁾. Revenir près d'un demi-siècle plus tard sur le même terrain et examiner ce qui avait changé telle était mon ambition, suivant en cela les exemples d'Armand Frémont avec son ouvrage sur les paysans de Normandie et de Robert Chapuis à propos des campagnes du Doubs. ⁽²⁾

Trois raisons m'y poussaient : la retraite me donnant du temps disponible, les réflexions élaborées au long d'une quarantaine d'années d'enseignement et de suivi de travaux d'étudiants, du mémoire de maîtrise à la thèse, les cours donnés dans le cadre de l'université inter âges au lendemain de la retraite.

Je me suis donné des priorités : faire court, être lisible par le plus grand nombre, évacuer les réflexions théoriques et décrire les changements.

La méthode

Tout au long des années j'ai noté et archivé les événements qui provoquaient peu ou prou des changements sur ce territoire, pris des notes lors des études de terrain, les colloques et rencontres, les visites d'exploitations ou d'ateliers. J'ai ainsi des témoignages et une comptabilité des évolutions conduisant à un double portrait d'un espace rural à un demi-siècle d'intervalle.

Cela m'a conduit à un plan en trois parties et à me faire historien du contemporain.

J'ai organisé cette nouvelle réflexion en trois parties :

- Les héritages, à la fois sociaux, économiques, démographiques et paysagers ;
- Les évolutions des structures agraires, des paysages et de l'agriculture, et la construction progressive de bassins de production dictée par l'amont et l'aval des exploitations ;
- Les campagnes recomposées et multifonctionnelles dans lesquelles la fonction résidentielle l'emporte désormais.

Ma démarche a été de repartir des conclusions de ma thèse dans laquelle j'avais organisé le propos en opposant des bocages immobiles de la période 1880 à 1950, pendant laquelle rien ne change et rien ne bouge, à une mise en mouvement endogène, associant modernisation technique et volonté d'une nouvelle génération marquée par le rôle de la Jeunesse agricole catholique (JAC).

Le fil conducteur

L'ensemble des réflexions a été organisé autour de deux idées directrices, de deux constats successifs.

D'une part, à partir des années 1960, on observe le passage d'une agriculture paysanne, faite pour se nourrir et se reproduire, à une agriculture d'entreprise, productive et intensive, faite pour vendre, et intégrée à un complexe agroalimentaire industriel et tertiaire, occupant rapidement plus de monde que sur les exploitations agricoles. D'autre part, à partir de 1975-1980, on constate qu'une seconde révolution transforme les campagnes nantaises en des espaces ruraux multifonctionnels, avec l'irruption massive de nouveaux habitants, le renversement des mobilités géographiques des populations, l'exode urbain succédant à l'exode rural, ce que l'on a baptisé la « rurbanisation » et l'étalement urbain.

Cette double révolution va se faire selon des rythmes et des modalités différenciés en fonction des sociétés locales et des lieux, et en particulier des capa-

1- La thèse soutenue en 1975 à la Sorbonne (membres du jury : Pierre George, directeur, Jacqueline Bonnamour, Henri Mendras, Pierre Brunet, Marcel Mazoyer, examinateurs). Cette thèse a obtenu le prix Sully Olivier de Serres et l'auteur la médaille de bronze du CNRS.

(2) Frémont A., 1981, *Paysans de Normandie*, Paris, Flammarion ; Chapuis R., 2007, *Vers des campagnes citadines, le Doubs* (1975-2005). Presses universitaires de Franche-Comté, 206 p.

cités de résistance du système antérieur. C'est ce que les différents chapitres de l'ouvrage tentent de mettre en valeur.

CARACTÉRISTIQUES DES CAMPAGNES NANTAISES EN 1960-1970

En 1960 il y avait une diversité apparente des territoires autour de Nantes en fonction des formes d'activité et d'utilisation des sols. J'avais relevé quatre oppositions : entre le nord et le sud du fleuve dans les densités de population et les dynamiques économiques ; entre plateaux du massif ancien aux terres peu fertiles et les terres basses des marais vouées à l'herbe ; entre les secteurs de polyculture et les zones de cultures spécialisées (vigne et cultures maraîchères) ; entre les territoires uniquement agricoles qui avaient progressivement perdu les activités propres aux campagnes de l'Ancien régime, et ceux ayant conservé des industries rurales dans le sud-est des campagnes nantaises.

Il y avait donc une diversité de situations, mais ces espaces différenciés étaient chapeautés par une société finement hiérarchisée autour et par la possession du foncier. Il y avait de ce fait une profonde unité de cet ensemble territorial autour de valeurs partagées.

C'est pourquoi, pour justifier les limites du territoire examiné dans le cadre plus global des marges armoricaines, j'ai analysé les rapports ville-campagne autour de la propriété foncière. C'était alors dans l'air du temps, et mon directeur de thèse avait lancé un programme coordonné de travaux de jeunes chercheurs sur ce thème⁽³⁾.

À qui est la terre et quelle est la part des différents groupes sociaux notamment des citoyens, et particulièrement des Nantais dans cet ensemble ? En ce sens je reprenais les travaux conduits ailleurs en Bas-Languedoc par R. Dugrand ou dans les campagnes toulousaines par R. Brunet.

Ceci m'avait permis de délimiter l'espace baptisé les campagnes nantaises. Sous l'apparente diversité des livrées bocagères, les campagnes autour de Nantes étaient structurées par une organisation sociale identique qui recouvrait tout l'espace, sauf rares exceptions, laquelle expliquait les comportements, les attitudes et les pratiques. Elle donnait son unité au territoire examiné.

Et cette réalité sociale pouvait être appréhendée par les structures foncières examinées à grande échelle et

par la description des parcellaires et des réalités démographiques. Une structure foncière double (métairies/borderies), et une population essentiellement composée d'agriculteurs (60 à 80 % des actifs, sauf dans le sud-est industriel) dont la forte fécondité compensait l'exode rural. Telles étaient les caractéristiques de ces campagnes. Trop d'hommes pour trop peu de terres, tel était le constat.

Cet espace rural accumulait apparemment des retards relatifs (André Siegfried dans *le Figaro* du 17 juillet 1950, assimile la société vendéenne à une société d'Ancien Régime encore dominée par le prêtre et le noble, l'Église et le Château).

Ce territoire avait donc su se développer de façon endogène et originale.

QU'EST CE QUI A CHANGÉ ?

Contrairement à mon affirmation de 1979 lors de l'Action Thématique Pluridisciplinaire (ATP) du changement social et culturel, lancée par le CNRS : « tout bouge et rien ne change », tout change désormais, mais il y a eu des décalages entre la modernité technique et l'organisation de la société. Il fallait décrire et comprendre les problèmes d'inertie qui apparaissaient.

Nous avons assisté à plusieurs processus

- À la disparition de la structure foncière duale au profit d'un semis régulier d'exploitations agrandies aboutissant à l'effacement de la division séculaire relevée par Marc Bloch et Roger Dion entre pays de grandes cultures et de petites cultures.

- À la simplification des systèmes de culture avec un système reposant sur l'association maïs/prairies temporaires.

- Au renforcement des bassins de production spécialisés autour de grandes unités de transformation in

- Au renversement des mobilités géographiques l'exode urbain succédant à l'exode rural.

- À L'essor des petites villes, dont la population stagne jusque dans les années 1960-1970 et à la généralisation, contrairement à l'idée reçue, des équipements et des services dans les campagnes : services bancaires, médicaux, scolaires notamment, et disparition concomitante des commerces.

- La transformation des sociétés locales : socialement, politiquement (« vague rose » sur fond blanc). Ainsi la quatrième circonscription de Vendée Montaigu,

les Herbiers) n'est plus la circonscription la plus à droite du pays. Désormais c'est celle de Neuilly!

- La rupture de l'unité syndicale chez les agriculteurs
- L'irruption des périurbains dans des campagnes jusqu'alors uniquement peuplées « d'enracinés » selon la formule utilisée par A. Harris et A. De Sédouy à propos de leur film réalisé sur Mouchamps en 1981.

QU'EN EST-IL AUJOURD'HUI ?

La population agricole est en chute libre. En 2011 il ne reste plus dans le département de Loire-Atlantique que 6540 exploitations ; dont 4750 de professionnelles, en 1955 elles étaient 10 fois plus nombreuses.

L'étalement urbain est plus marqué qu'ailleurs et surtout le mitage lié aux structures agraires héritées est important.

Toutes les communes sont en croissance de population, sauf rarissimes exceptions.

La dynamique économique ne se dément pas, grâce à des facultés d'adaptation remarquables, en particulier dans la Vendée industrielle. On passe d'un Système de production localisé (SPL) reposant sur le textile, confection, chaussures, à des entreprises sous-traitantes des grands donneurs d'ordre de l'estuaire de la Loire. Les espaces ruraux au sud du fleuve sont devenus des territoires ouvriers, soit par le type de travail offert sur place, soit par les migrations de travail vers l'agglomération nantaise. Les rapports et relations avec la ville en sont transformés

Le temps d'une ville insulaire dans un océan d'Ancien Régime de Siegfried n'est plus.

Vérifications des hypothèses

Replacer les observations relevées tout au long d'un demi-siècle et les constats de profonds changements sociaux, économiques, démographiques et paysagers, nécessitait une réflexion théorique afin de comprendre les mécanismes et les enjeux. C'est ce à quoi nous invitait la recherche collective qui a suivi la publication de la thèse à la fin des années 1970 à l'occasion de l'ATP de l'observation du changement social et culturel par les équipes du CNRS. On se souvient que dans l'Ouest de la France, les travaux de recherche sur une douzaine de sites ont été conduits sous la responsabilité d'Armand Frémont, lequel a ensuite été à l'origine de l'ouvrage sur *la géographie sociale* publié en 1984 aux éditions

Masson. C'est dans cette réflexion collective que je me suis inscrit prenant en charge le site emblématique du canton de Saint-Fulgent dans les bocages vendéens, cette observation a donné lieu à trois chapitres de cet ouvrage dans lequel j'ai repris le constat de l'irruption de l'effet de mobilité dans un territoire jusqu'alors structuré par le lien entre un effet de lieu et un effet culturel, et l'absence apparente d'un effet de classe, ce dont le spectacle du Puy du Fou est la traduction concrète. Les observations et des analyses de cas qui constituent l'essentiel de l'ouvrage s'éclairent à la lumière de cet arrière-plan théorique. C'est ce jeu subtil entre des effets apparemment contradictoires de mobilité, de lieu et d'enracinement, d'identité culturelle ancrée dans l'histoire, et des relations entre les groupes sociaux qui sont au cœur des changements observés et qui leur donne sens.

CONCLUSION

En un demi-siècle on a assisté dans ces campagnes des marges armoricaines à une véritable révolution copernicienne. Et ce que j'ai vérifié pour les campagnes nantaises devrait pouvoir se faire dans la Mayenne analysée naguère par Georges Macé ou les territoires voisins qui relevaient d'un système social identique longuement décrit dans toutes ses composantes dans ma thèse. Des bocages de la Manche à ceux de Vendée s'étale un « *border land* » entre les plaines du Bassin parisien et les campagnes bretonnes dont les composantes socio-démographiques sont identiques.

Nous sommes passés d'une société rurale, structurée par une série de déterminants qui jouaient en résonance, formant un système très élaboré, à un autre monde dans lequel les mobilités, de toute nature, ont provoqué une véritable révolution. Les paysages agraires, les comportements de population, les pratiques sociales et religieuses, la présence de l'école privée étaient les différents rouages du système. Rien semble-t-il ne pouvait le remettre en cause, d'autant que la forte fécondité des populations et l'absence d'immigration en faisaient un pays d'enracinés.

Or la mise en mouvement est venue de l'intérieur : par la Jeunesse agricole catholique (JAC) et les vicaires. Elle a été ensuite relayée par le renversement des mobilités des populations.

Les rapports sociaux d'hier étaient entre les gens d'en haut et les gens d'en bas et généralement acceptés. Les déviants étaient rejetés.

Aujourd'hui l'effet de mobilité a balayé l'effet de lieu. Les solidarités, les conflits et les problèmes sont entre les gens d'ici et les gens venus d'ailleurs. Longtemps les capacités de résistance de la société locale ont pu faire croire à des retards accumulés, alors qu'il y avait développement endogène. Désormais une société hybridée de périurbains s'est mise en place, elle s'étend et s'étaie de plus en plus loin de l'agglomération nantaise. Les chercheurs ruralistes de l'Ouest, regroupés au sein de l'équipe ESO, baptisent ces territoires sous le vocable d'espaces de transition, démontrant par là les dynamiques mises en œuvre. L'ancien système ne résiste plus que sur les marges et il se réduit comme une peau de chagrin. Les ruptures de ce qui faisait société ont des traductions d'ordre social et politique. L'isolement, la pauvreté, la fermeture de services publics, la montée du vote d'extrême droite, l'étiollement des solidarités, sont des signes avertisseurs de ce malaise des espaces ruraux en déshérence et situés en bout de département.

Il y a nécessité de poursuivre ces observations. Examiner les dynamiques, comprendre les mécanismes des changements, tant sociétaux que paysagers, de ces espaces en recomposition, mesurer les capacités de résistance. Ce sont des priorités pour la recherche. Je suis convaincu que cela ne pourra se faire qu'en revenant, à des études localisées conduites en profondeur. Les monographies sont indispensables pour éclairer les déterminants et nuancer les conclusions. Il faut revenir à des analyses de terrain qui s'attachent à savoir à qui appartient la terre aujourd'hui, à mesurer les comportements et les attitudes des populations, à comprendre les mécanismes, les moyens et les formes de l'agrandissement des outils de production et les liens avec l'environnement d'aval et d'amont. Tout cela exige de longs et patients examens des réalités et le dépouillement de sources diverses et variées. Ces dernières plus ouvertes et plus nombreuses qu'elles pouvaient l'être autrefois. On ne saurait se contenter de discours et de bavardages à propos de théories plus ou moins fondées. Ces allers et retours entre terrain et réflexion théorique devraient être la règle. C'est ce que j'ai tenté de faire en revenant un demi-siècle après mes premières recherches sur le même terrain⁽⁴⁾. C'est le vœu que je formule à destination des jeunes chercheurs auxquels je passe volontiers le relais.

(4)- Croix N., Renard J., 2008, *Mouchamps, commune des bocages vendéens*. Rennes, PUR, 125 p